

# Bénédicte Belpois

## Saint Jacques



folio



COLLECTION FOLIO



Bénédicte Belpois

# Saint Jacques

Gallimard

© Éditions Gallimard, 2021.

*Couverture : D'après photos © Bénédicte Belpois  
et Sami Sarkis / Getty Images.*

Franco-suisse, Bénédicte Belpois vit à Besançon où elle exerce la profession de sage-femme. Elle a passé son enfance en Algérie. *Suiza*, son premier roman, paru aux Éditions Gallimard en 2019, a rencontré un très grand succès critique et a été récompensé par le prix Marcel Aymé, le prix du premier roman de Sablet et le prix des lecteurs de la ville de Brive.





*Aux trois hommes de ma vie,  
Valéry, Jean-Robert et Enrico.*



Nous croyons que nous disons ce que nous voulons, mais c'est ce qu'ont voulu les autres, plus particulièrement notre famille. Nous sommes parlés, et à cause de ça, nous faisons des hasards qui nous poussent, quelque chose de tramé – et en effet il y a une trame – nous appelons ça notre destin.

JACQUES LACAN



Françoise m'a appelée, je ne me souvenais plus qu'elle avait mon numéro. Elle a dit simplement : « Maman est morte. » Elle voulait que je vienne, *au moins ça*. Elle s'occupait de tout, mais il y avait le notaire, je ne pouvais pas y échapper. J'ai raccroché. Je me suis répété : « Camille est morte » plusieurs fois. Cela ne changeait rien, ça ne me faisait pas mal comme cela aurait dû. Elle était morte depuis longtemps pour moi.

J'ai réveillé Pimpon, je me suis assise sur le bord de son lit et j'ai annoncé abruptement comme Françoise : « Camille est morte », sans même lui dire bonjour. Elle m'a pris la main, encore à moitié endormie et m'a juste demandé : « Qu'est-ce que tu vas faire ? »

Je ne savais pas vraiment. Il fallait que j'y aille, bien sûr, pas moyen de déroger. Je devais prendre quelques jours de congé et descendre m'occuper de tout ça, nous le savions toutes les deux.

« Je ne peux pas venir, maman, mes partiels commencent demain.

— Ça ira, ne t'inquiète pas, chérie. »

J'ai appelé ma surveillante. Pour une fois, elle a été compréhensive, le décès d'une mère tout de même, c'était un motif sérieux d'absence, pas une gastro-entérite. En reposant le combiné je me suis demandé qui allait s'y coller à ma place : le service était plein et nous étions en sous-effectif chronique.

J'ai choisi un train pour le lendemain. Celui qui arrivait juste avant la cérémonie, pour ne pas perdre trop de temps. Le voyage a été rapide, mon voisin monté à Valence étant plutôt bavard, à la manière des gens du Sud avec cette façon enfantine de réfléchir tout haut et d'en faire profiter l'entourage. Au début, on s'agace, puis on écoute malgré soi. Impossible de ne pas prendre part, un tant soit peu, au monologue théâtral. J'ai donc ri comme mes voisins, de son accent et de ses reparties, j'ai remis à plus tard l'introspection.

Françoise m'attendait à la gare. L'enterrement était pour l'après-midi, elle m'a proposé d'aller manger vite fait quelque part, « entre sœurs ». Elle n'avait pas changé, elle affichait toujours ce regard supérieur et cet air méprisant quand elle posait les yeux sur moi. Je me sentais sa cadette, alors que j'étais son aînée de dix ans. J'ai décliné l'invitation, je ne voulais pas me retrouver en face d'elle, je n'avais rien à lui dire. Je préférais aller à mon hôtel, me reposer un peu. J'avais négocié de tout faire dans le même après-midi,

pour pouvoir remonter dès le lendemain à Paris, je ne voulais pas moisir ici. Françoise a eu une moue agacée. « Tu pourrais faire un effort, maman n'est plus là maintenant. »

Juste un sandwich alors, et un verre de vin rouge pour m'anesthésier. Il m'aurait fallu un whisky, ou plutôt deux, pour que Françoise m'apparaisse inoffensive.

Il y avait un bar pas loin du funérarium, le patron faisait des croque-monsieur, j'en ai commandé un, puis un autre. Ce n'est pas que j'avais tellement faim, c'était pour avoir un alibi : mâcher m'empêchait de parler. J'ai lu dans les yeux de Françoise : *tu ne vas pas en bouffer deux, tout de même ? Ça ne te coupe pas un peu l'appétit, la mort de maman ?* Mais je savais aussi que je n'étais pas tout à fait objective, que je réglais des comptes dont elle n'était pas ma débitrice. J'ai eu, une fraction de seconde, une culpabilité immense de ne pas pouvoir poser ma main sur la sienne, de ne pas lui sourire. Elle a tenté de remuer l'enfance, quand nous jouions ensemble, je l'ai arrêtée net. Nous étions là pour enterrer notre mère, pas pour exhumer le passé. Elle a baissé la tête dans sa salade light et ne l'a plus relevée.

Au café, j'ai quand même eu droit au « Tu es dure, Palo ». Elle avait raison, j'étais dure avant de te connaître, Jacques, je n'avais de douceur que pour ma fille. Mon cœur était aride comme le désert de Gobi.

Au funérarium, je n'ai pas voulu voir ma mère. Je gardais d'elle un souvenir précis, une photo où elle posait avec mon père, dans sa jeunesse. Elle y était magnifique, blonde, mince, des yeux clairs, la coiffure un peu gaufrée de l'époque, une robe simple, blanche, très classe, une broche en or qui ressemblait à un scorpion. Elle avait ce sourire énigmatique, un peu triste, à la Mona Lisa. Je ne voulais pas sortir de cette image immobile où le temps s'était arrêté sur sa beauté, je ne voulais pas la voir vieille et morte.

Pour la cérémonie, il y avait quelques amis à elle, que je ne connaissais pas, j'ai été soulagée. Une femme est venue lire un petit texte sur « sa vie, son œuvre », et je me suis étonnée d'apprendre des choses. Elle avait eu une existence, bien sûr, en dehors de moi, et c'était comme si, naïvement, je le découvrais. Françoise a lu, elle aussi, son éloge funéraire. J'ai été surprise. C'était un beau texte, loin d'être cucul la praline. Elle décrivait toute la tendresse qu'elle avait eue pour Camille malgré sa dureté et la constance de son amour filial au-delà des difficultés. Elle avait résisté, alors que j'avais déserté. Quand elle est revenue s'asseoir, je me suis fendue d'un « tu as été parfaite ». J'ai même réussi à éviter le « comme toujours ». Moi aussi, j'ai dû la surprendre. Ses joues se sont teintées de rose.

À peine le temps de serrer quelques mains racornies, de boire le verre de l'amitié, et Françoise m'a embarquée dans sa belle Volvo pour aller chez le notaire.



Je m'attendais à voir un vieux croûton, avec des lunettes demi-lune. Mais c'était un homme plutôt jeune, dynamique, sérieux. On avait envie de lui faire confiance et il n'avait pas de problèmes de vue.

Camille m'avait laissé une lettre. Mes orteils se sont recroquevillés dans mes sandales, j'avais supposé qu'elle écrirait quelque chose, un truc terrible comme à son habitude où j'en prendrais plein la figure. Elle savait écrire, surtout pour me démonter : un mélange raffiné de douceur et de méchanceté. De quoi rendre schizophrène n'importe qui. À la fin, ses lettres, je ne les lisais plus, je mettais trop de temps pour m'en remettre. Je les rangeais dans une boîte en haut de mon armoire.

Pendant que le notaire parlait, je me demandais ce que j'allais en faire, maintenant, si j'allais avoir le courage de les lire un jour.

« Pour être tout à fait exact, plutôt qu'une lettre, votre mère vous a laissé un cahier. Elle a souhaité que vous l'ayez. Mais elle a demandé une faveur, une sorte de condition si vous voulez : que vous lisiez ce cahier dans les Cévennes, quand vous irez voir la maison qu'elle vous lègue.

— Une maison ? Dans les Cévennes ?... »

J'ai éclaté de rire.

« C'est une blague ? » J'ai tourné la tête vers Françoise : « Qu'est-ce que c'est que ces conneries ?! »

Françoise était aussi incroyablement que moi, et plutôt vexée : depuis le temps qu'elle vivait avec Camille, celle-ci ne lui avait jamais parlé de cette maison. Le notaire m'a tendu une enveloppe, un gros trousseau de clefs, et une photo, celle d'une maison noire, avec des fenêtres fermées de lourds volets de bois.

« Votre mère avait prévu votre surprise, mais elle m'a dit que vous trouveriez les réponses à vos questions dans ce cahier.

— Et pour moi ? a demandé Françoise, a-t-elle laissé quelque chose ?

— Elle vous a laissé l'appartement dans lequel vous viviez avec elle, c'est un bel héritage. »

Françoise a baissé la tête. Elle était jalouse. Elle aurait voulu son cahier, elle imaginait qu'elle y aurait trouvé notre mère, tendre et gorgée de cette reconnaissance après laquelle elle courait en vain depuis tant d'années.

« Pourquoi veux-tu qu'elle t'en laisse un ? C'est à moi qu'elle doit expliquer les choses. C'est devant moi qu'elle doit se justifier de te léguer son immense appartement de Sète, alors que je n'ai que cette baraque au milieu de nulle part. »

Le notaire a continué pour apaiser la tension qui devenait palpable : la maison cévenole n'avait que très peu de valeur en l'état, certes, mais avec un peu de travaux de rénovation, je pouvais espérer la vendre un bon prix : la région avait un fort pouvoir touristique, les Anglais et les Néerlandais raffolaient de ce genre de bien, authentique, au sein d'un des rares parcs

naturels habités. Je pouvais en tirer trois cent mille euros facilement, grâce aux nombreuses pièces, à la multitude de dépendances, aux trois hectares de châtaigniers en terrasse, adossés à la grosse bâtisse.

Il y avait aussi de l'argent sur des assurances-vie à mon nom, elle me laissait un certain pécule, consciente de la différence entre la valeur mobilière de ses biens.

« Et pour les meubles, la vaisselle ? a demandé Françoise.

— Tu prends tout. Je ne veux rien. Que des photos, et encore, seulement celles où je suis dessus. Tu peux les scanner ? Je te laisse les originaux.

— Tu ne veux pas un petit quelque chose d'elle ? Je ne sais pas, un meuble, un tableau...

— Je ne veux rien. Tu t'es occupée d'elle, c'est normal que cela te revienne. »

J'ai signé les papiers, je me moquais de tout, je voulais juste en finir. Je voulais partir, rentrer chez moi, aller me rouler en boule dans mon lit.

Françoise a proposé d'aller boire un café. Elle faisait durer, elle savait bien que c'était sûrement la dernière fois que je lui parlais. Camille morte, je ne voyais pas vraiment ce qui allait nous obliger à nous revoir, à l'avenir.

J'ai dit oui pour le café. J'aurais dû décliner.

« Tu ne veux pas essayer de l'appeler *maman* à présent ? Chaque fois que tu l'appelles Camille, j'ai l'impression que tu parles d'une étrangère. C'est ta mère, tout de même.

# Bénédicte Belpois

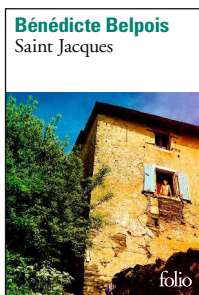
## Saint Jacques

« On ne perçoit pas consciemment comment certaines personnes vous manquent avant de les connaître, on devine juste, une fois qu'on les a rencontrées, qu'on ne pourra plus jamais vivre sans elles. »

À la mort de sa mère, Paloma hérite d'une maison abandonnée et chargée de secrets, au pied des Cévennes. D'abord décidée à s'en débarrasser, elle choisit sur un coup de tête de s'y installer et de la restaurer. C'est ainsi qu'elle rencontre Jacques, un charpentier de la région. Son attachement naissant pour lui réveille chez Paloma, qui n'attendait plus rien de l'existence, bien des fragilités et des espoirs.

« Bénédicte Belpois maîtrise l'art de raconter des histoires bourrées de tendresse. »

Alice Herman, *Elle*



Saint Jacques  
**Bénédicte Belpois**

Cette édition électronique du livre  
*Saint Jacques* de Bénédicte Belpois  
a été réalisée le 25 mars 2022 par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage  
(ISBN : 9782072972058 - Numéro d'édition : 430885).

Code Sodis : U42646 - ISBN : 9782072972089.

Numéro d'édition : 430888.